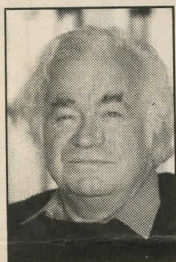




# Eminence grise ou philosophe d'investigation ?

CONTRECHAMPS

## Pierre Mertens



**A**u moment où il prend congé, pour quelques semaines, de « ses lecteurs », cette famille qu'il se fait naturellement, tantôt fraternelle et tantôt critique, le chroniqueur se doit, me semble-t-il, d'avoir une pensée pour un grand disparu.

**E**lle irait, en ce qui me concerne, à l'enchanteur Luciano Berio, lequel a tiré sa révérence sur un ultime *Se-quenza*, ce compositeur qui a sereinement révolutionné la musique contemporaine et qui, avec Ligeti et Stockhausen, sut très tôt qu'on ne bâtirait du vraiment moderne qu'en rendant hommage aussi à l'excellence du passé.

Bien sûr, j'en aurai une autre pour André de Staercke, dont les *Mémoires sur la Régence et la question royale* viennent, deux ans après sa mort, de paraître chez Racine.

**C**e grand commis de l'État m'avait accordé un long entretien, il y a une dizaine d'années, à son domicile de l'avenue d'Italie, alors que je me préparais à écrire *Une paix royale*. Il fut déjà, ce jour-là, tel qu'en lui-même son livre posthume le donne à voir. Se déployant davantage dans le registre de la fidélité et de la ferveur que dans celui – pourtant plus commode – de la détestation et de l'amertume... Il devait aimer volontiers, mais je parierais qu'il haïssait, si j'ose dire, à contre-cœur... Sa propension à admirer lui joue d'ailleurs parfois des tours puisque son goût inné des valeurs démocratiques ne l'empêche pas, dans ses *Mémoires*, de vanter « la parfaite honnêteté,

l'amour du droit, la modération » du dictateur Salazar ! Serait-ce par litote que l'auteur révèle que celui-ci « s'attacha à la notion d'empire colonial » ? Au moins reconnaît-il loyalement sa tendance à embellir « tout ce qui touche au Portugal »... Mais quel Portugal ? Celui de Pessoa ou celui qui dut, bon an mal an, survivre sous la botte de son ami ?

Lorsqu'il évoque Léopold III, le témoin se révèle, comme on pouvait s'y attendre, implacable, ce qui se résume dans cette phrase de Churchill qu'il se plut à me citer lors de notre entrevue : « Il est comme les Bourbons. Il n'a rien oublié et il n'a rien appris »...

**M**ais quand il se rappelle le Régent, qu'il sut si bien servir, il fait montre de toutes les indulgences et parle d'une « combinaison heureuse de défauts privés et de qualités publiques ». On dirait qu'à ce moment, le pamphlétaire laisse – pour le meilleur – la place à l'écrivain, tout simplement. Car écrivain, il l'a été, André de Staercke. Le temps de ce seul témoignage, mais qui pèse si lourd. Jusque dans ses outrances, ses ambiguïtés et ses paradoxes, et grâce à tout cela mis ensemble, justement.

Du reste, à l'heure de notre rencontre, il me parla autant, sinon plus, de ses goûts littéraires que de ses professions de foi idéologiques... Saint Augustin tint la dragée haute à Charles et Pascal, à Léopold ! Saint-Simon le passionnait plus qu'Élisabeth. Valéry et Giraudoux tiennent presque autant de place que Spaak et Pierlot. Et lorsque mon interlocuteur dépeignit Churchill, ce fut, en grande partie, pour dire avec quelle émotion celui-ci pouvait réciter des vers de Byron... Cela nous vaut certains des plus belles pages des *Mémoires*. Élégantes, sans maniérisme. Nous en apprenant au moins autant sur leur

auteur que sur ses modèles. Quelle que soit sa pudeur. Et aussi loin qu'il pousse un effacement orgueilleux. De lui, il ne livre rien – ou presque.

**R**ien qu'une allusion désenchantée à certaines aridités de l'existence et à sa « fatigue de mêler l'avouable et l'inavouable dans une seule pauvre vie ».

Son ouvrage, l'éminence grise d'un prince et d'un Premier ministre, en des heures décisives et accessoirement « le nègre » de tant de « grands de ce monde » (dont Clinton...), ne voulut pas le publier de son vivant.

Faut-il le regretter ? L'homme ne se serait pas prêté volontiers aux polémiques rageuses qui n'auraient pas manqué de se produire.

Tirant les conclusions d'une affaire qui déchira si longtemps notre pays – et quel que soit son parti pris en l'espèce – il trouve cette formule qui fait mouche : « Chaque camp compta plus d'aveugles que de clairvoyants ».

**L**a clairvoyance, tiens tiens... Parlons-en ! C'est, sans doute, la vertu dont regorge Bernard-Henri Lévy. Le philosophe. Le polémiste. Aujourd'hui, l'investigateur. Mais l'écrivain, surtout. On a beaucoup parlé de *Qui a tué Daniel Pearl ?* (Grasset). D'une enquête menée avec un grand courage et une rigueur exceptionnelle.

On a sans doute un peu moins rappelé le romancier qui y a participé ?

Il était une fois, au début des années 70, un jeune intellectuel qui commençait à se lasser de la rhétorique, que reproduisaient à l'envi les événements de Mai 68. Et qui pensa porter ses pas à la rencontre du réel. Pas n'importe lequel. Celui que sécrétait un certain tiers-monde oublié de

Dieu et des hommes. Il rapporta du Bangladesh une réflexion sur le nationalisme et la révolution, sur le heurt des communismes, sur l'histoire en général et le mal absolu, en particulier, qui alimenterait toute son œuvre (rééditée en poche sous le titre *Les Indes rouges*).

Découverte d'une sorte de charnier natal au cœur du territoire abandonné aux damnés de la terre.

Il ne s'y était pas rendu en voyeur mais affamé de connaissance. Certes porté par un élan romantique de type byronien, et gavé de réminiscences de Nizan et T.E. Lawrence. Mais rendez-vous fut pris.

**C**e n'est donc pas un hasard si, trente ans après, ayant reconsidéré le rôle des intellectuels dans la cité et passé au peigne fin les idéologies, ayant aussi confronté, vérifié ses convictions sur plusieurs terrains, étant allé au charbon, ayant plus qu'à son tour mouillé sa chemise – de la Bosnie jusqu'au Proche-Orient et en Afghanistan –, s'étant même octroyé le luxe de relire, de revisiter Sartre, comme à la lumière de toutes ces expériences contemporaines, il a, foudroyé par un fait divers, décidé de retourner au Pakistan.

Ce pays dont le chroniqueur du *New York Times*, Thomas Friedman, dit que le Djihad y a lieu « tous les jours ».

Ce pays, aussi, dont Lévy disait, dans un article du *Point* en 1999, qu'il se trouvait « travaillé par un islamisme radical dont il n'était pas certain qu'il soit très accessible aux fameux codes clausewitzien sur l'équilibre de la terreur, la dissuasion, la montée aux extrêmes sans passage à l'acte, etc. ».

**A**u supplice d'un homme assassiné par des islamistes, triplement coupable : d'être journaliste, américain et juif, B-H L. décide donc de consacrer

tout le temps d'une longue enquête. C'est que, du temps, il en faut, pour remonter le cours des causes et des conséquences, relier entre elles des actions qui semblaient, de prime abord, n'avoir pas de commun dénominateur, et découvrir que Daniel Pearl était mort de sa propre enquête, d'en avoir trop appris... Sur les complicités et les antagonismes qui se partageaient un Etat soi-disant ami des Etats-Unis. Et jusqu'à la menace nucléaire qu'il recelait et risquait de transférer aux terroristes.

Une victime, donc. Un homme lumineux, « amant de la vérité ». Un coupable aussi, un bourreau. Occidentalisé, mais choisissant de retourner contre l'Occident tout ce qu'il avait appris sur lui. B-H L. jette un pont entre celui-ci et celui-là. C'est ici que le romancier, en lui, doit relayer l'enquêteur. « Ne rien céder à l'imaginaire tant que le réel est là », mais s'en remettre à la vérité romanesque dès que l'information fait défaut.

**L**e secret de la réussite d'un livre aussi méticuleux qu'inspiré, c'est ce don d'empathie qui transporte son auteur. Dans la lignée de ces livres « hors genre » que sont *L'espoir*, de Malraux, *De sang-froid*, de Truman Capote. Ou *L'affaire Moro*, de Sciascia.

A la librairie *Chapitre XII*, où il fut accueilli avec une grâce singulière, et au *Centre communautaire et laïc juif*, où a prévalu un enthousiasme militant, c'est cela, surtout, qui eut le loisir de s'exprimer.

Un livre nécessaire et grave, c'est toujours une fête. Bonnes vacances ! ●

Pierre Mertens est écrivain. Dernier roman paru : « *Perasma* » (Seuil).